FEUILLETON.

HISTOIRE DE SIBYLLE.

Quatrième partie.

M. de Férias échangeaa un regard avec la marquise, et répondit ensuite avec une sorte d'abandon : —Mon Dieu ! monsieur le comte, n'insistez pas pour un moment que les principes de ma petite fille, dirigés en règles pratiques de la vie, puissent être en effet taxés d'exagération regrettable..... Que pouvons-nous faire, Mme de Férias et moi, dans la circonstance ? Il ne saurait être question ici d'user de notre autorité..... Que pouvons-nous donc ? Que voulez-vous nous demander ? Je vous interroge sincèrement, car, ayant égard à ce que vous venez de m'apprendre, et à ce que vous semblez vous disposer, Mme de Férias et moi, à vous donner, dans la limite de nos de voirs, un témoignage de notre sympathie.

—Eh bien ! monsieur le marquis, dit Raoul avec son plus doux sourire, ne me chassez pas ! voilà tout ce que je vous demande..... Laissez, moi le temps de désarmer, d'apaiser des scrupules que vous même jugez excessifs..... Laissez moi, o mme autrefois Jacob, servir sept ans, s'il le faut, pour gagner le cœur et la main de Rachel.

—Pardon, mon cher monsieur, reprit le vieux marquis en souriant à son tour, mais vous oubliez que la réputation de ma petite fille pourrait être compromise dans cette expérience.

—Comment le serait-elle, monsieur le marquis ? Il est évident que ma folle équipée, en supposant que le monde vienne à pénétrer le mystère dont je me couvre, ne saurait compromettre que moi..... Une passion heureuse, en courageo, ne rédoit pas un homme de ma condition à ces procédés d'aventurier..... On se moquera de moi..... le serait ridicule..... Voilà ce qui peut arriver de pis..... Vous faut-il quelque chose de plus ? Faut-il m'engager sur l'honneur à ne pas rechercher Mlle de Férias, à l'éviter même, tant qu'elle ne m'appellera pas ? Je m'y engage..... je m'engage encore à ne pas prolonger mon séjour au delà du temps nécessaire à l'achèvement consciencieux de mon travail. Vous avouerai-je l'espérance suprême que j'attache à ce travail ?..... Si Mlle de Férias reste inflexible, si mon dévouement silencieux, persévérant, n'a pu la vaincre,..... eh bien ! j'emporterai avec moi, comme consolations..... Je laisserai sous ses yeux l'œuvre que mes mains, mon esprit et mon cœur lui auront consacrée..... Je pourrai me dire de loin que ce témoignage lui rappelle quelquefois combien elle fut aimée, qu'il mêle mon nom à ses pensées,..... à ses prières,..... qu'il peut lui arracher une larme de regret, un cri de tendresse..... et que peut-être enfin mes vie n'est pas perdue à jamais..... Maintenant, monsieur, j'attends vos ordres..... Si vous l'exigez, je partirai, je partirai ce soir même, mais je partirai désespéré !

Le marquis demeura un moment silencieux, les yeux fixés sur le parquet. Raoul crut comprendre à la contraction de son front qu'il hésitait, qu'il cédait à ses forces pour lui adresser une réponse négative. Il se leva, et s'approchant de Mme de Férias avec un air de dignité émue : —Madame la marquise, dit-il, ne souffrez pas que je sois jugé, condamné peut-être, sans laisser tomber de ces lèvres un peu de cette bonté, de cette compassion que je lis dans vos yeux..... Dites un mot, je vous en supplie..... dites que votre cœur maternel a confiance..... et que vraiment j'aime votre enfant comme personne au monde ne l'aimera jamais !

—Hélas ! monsieur, dit la marquise en pleurant sous mon cloche à ses yeux, comment se peut-il qu'un homme qui montre des sentiments comme les vôtres ne croie pas en Dieu

Le comte s'inclina, saisit la main de Mme de Férias et la baisant avec un respect attendri :—S'il m'eût donné..... et conserve une mère comme vous, madame, je croirais peut-être !

Le regard humide de la marquise se porta sur les yeux de son mari, et s'y arrêta du moment.

—Monsieur le comte, dit alors la marquise, vous trouverez bien que notre docteur, Mme de Férias et moi, nous consultions plus sérieusement avant de prendre une décision formelle. Veuillez donc nous conserver des dispositions de déférence auxquelles je ne vous cache pas que nous ferons probablement appel..... Jusque-là nous n'approuvons pas, mais nous voulons bien ignorer votre présence en ce pays.

Sur ces paroles, Raoul respira avec force, et un jet de sang colora son pâle visage — Merci ! dit-il d'une voix à peine distincte, et, posant une main sur sa poitrine, il salua profondément les deux vieillards et se retira.

Le marquis et la marquise demeurèrent un tête-à-tête, se regardèrent quelque temps sans parler.—Mon Dieu ! dit enfin Mme de Férias, qu'il me plaît, mon ami !

—Oui, oui, sans doute, dit le marquis en hochant la tête ; mais prenons garde, ma chère,... c'est un grand séducteur !

—Voulez vous dire que sa droiture vous soit suspecte ?

—Non,... je ne dis pas cela..... mais c'est un grand séducteur !..... Il m'a séduit moi-même, je l'avoue..... J'ai cherché dans mon esprit des argumentaires en sa faveur..... Ce jeune homme, qu'on aurait heureusement à tant d'égards d'appeler son fils,—a toujours vécu dans le mauvais courant du siècle..... Je me suis demandé si quelque temps d'une vie nouvelle, entourée d'influences salutaires, ne pourrait pas le rendre à celui qu'il paraît si digne de connaître !

Vous vous êtes rappelé, dit en souriant la marquise, mes O'Neil convertis, Jacques Ferry, converti, mais le trouvez cru sincère, et vous espérez que l'âme troublée de ce jeune homme pourrait s'apaiser et se purifier au souffle du bien même aussi ?

—Oui, ma chère ; mais cette épreuve est bien grave, bien délicate, et il faut prendre conseil et nous recueillir avant de nous y engager.

Sibylle entrait en ce moment dans le salon, son regard ardent et curieux interrogea M. de Férias.—Eh bien ! dit elle.

—Eh bien ! mon enfant, dit le vieillard en souriant avec une nuance d'embarras, nous avons passé à l'examen !

—Comment ! répéta Sibylle.

—Mon, pauvre! vous..... Seulement nous avons cru pouvoir ajourner notre arrêt de proscription..... Nous voulons y penser, vous y penserez vous même..... Ce jeune homme vous demande que s'il peut de terminer son travail, qu'il nous présente comme un hommage désintéressé de sympathies et de dévouement..... Il s'engage d'ailleurs à respecter scrupuleusement votre repos..... Mon Dieu ! sois cette chaîne, il nous a paru dur de frapper en malfaiteur un homme bien né..... d'un grand talent,..... et plein tout malheureux !..... Nous y penserons ma fille.

Sibylle accueillit cette communication avec tous les signes extérieurs de son respect habituel pour son aïeul, mais au fond de l'âme elle en fut atterrée. Elle comprit que M et Mme de Férias avaient subi la fascination personnelle de Raoul, et elle se fit contre lui un nouveau grief de ce triomphe. Elle crut voir la déchéance de l'âge dans le trait de faiblesse qu'elle reprochait secrètement à ses vieux parents, et elle ne pouvait se dissimuler les suites avec dès s'offrait d'elle seule : elle seule subirait au prix de quels soulèvements, de quelles fièvres, de quelles insomnies elle était prévenue à étouffer, et à n'étouffer qu'à demi, une passion que son jugement condamnait ! La présence de Raoul même invisible allait la rendre tout entière à des agitations dont elle espérait à peine triompher deux fois. Elle était convaincue que la faute la plus grave qu'une créature humaine, et qu'une femme surtout, puisse commettre, c'est de laisser usurper par la passion dans le gouvernement de ses destinées, la place de la raison et des principes. Elle sentait que l'abandon de ses guides naturels l'exposait à un danger. Elle en frémit, et se détermina au plus héroïque à tenter de sa personne un effort suprême pour rester maîtresse de sa vie. Lorsque ses parents en conférence avec Mme O'Neil le lui eurent, qui venait d'arriver au château, elle monta à cheval, sous le prétexte d'une excursion de liberté, et, suivie de deux vieux domestiques, elle prit d'une allure rapide le chemin de Férias.

IV.—L'EXPIATION.

Si nous sommes parvenu à donner une idée juste du caractère de Raoul, caractère où, sur un fonds riche, mais déraciné de toutes bases morales, la passion et l'enthousiasme régnaient souverainement en guise de principes, et pouvaient se tourner vers le bien ou vers le mal avec une égale sincérité, on aura peut-être le secret de beaucoup d'existences de ce temps qui, dans leurs contrastes et leurs variations, date de leur noblesse et dans leurs défaillances, semblent manquer de logique ou de droiture, et qui ne manquent que de foi.— On comprendra du moins dans quelles dispositions attendries, sereines et humides Raoul rentra au presbytère à la suite de son entrevue avec les vieux parents de Sybille. Il les avait vus à demi gagnés, et, malgré toutes les réserves dont ils avaient enveloppé la tolérance qu'ils lui accordaient, il y sentait une sanction réelle de ses d'intentions et de ses vœux. Il connaissait le respect et l'adoration de Sybille pour les deux vieillards, et, assuré d'une alliance si puissante, il crut pouvoir s'abandonner franchement à ses espérances. Ces espérances avaient pris un caractère plus ardent et plus tendre depuis qu'il avait pénétré dans cet intérieur patriarcal et respiré l'air de paix, de douceur et de dignité dont il semblait être parfumé. L'aspect même du château, le bon goût, l'ordre et le silence qui y régnaient, les grands jardins en fleurs, le vieux cimetière et ses croix, les ruines et les bois, tout ce qu'il avait pu entrevoir de la demeure natale de Sybille formait à la jeune fille ville même un cadre harmonieux, à la fois sévère et gracieux comme elle. Il envisageait avec des élancées de cœur la pensée d'enfermer sa vie, son art, son avenir dans cette retraite bénie, à côté de cette vie qui paraissait être l'âme et le génie de ce lieu enchanté. Pour cet esprit troublé et pour ce cœur fatigué, un tel rêve, évalué par la pensée, avait des délices incomparables

Il s'agissait pour lui le gérer au presbytère de Sybille. En prévision du lendemain, les ouvriers venaient d'enlever les échafaudages qui encombraient le pied du clocher et les ruines du cidre. Raoul profita de ce débarras pour examiner sous différentes perspectives l'effet général de cette masse commencée, en se portant tour à tour sur différentes points de l'église. Assoupi sur son siège, il s'absorbait dans ces observations critiques, quand il entendit la porte de l'église s'ouvrir, puis se refermer. Il leva la tête, Mlle de Férias parut dans la nef ; elle s'avançait lentement, puis, arrivée vis-à-vis de Raoul, elle s'agenouilla sur le prie-Dieu placé à côté de celui du chœur, et s'absorbait dans ses